

SÉANCE  
PUBLIQUE ET SOLENNELLE  
DU 22 JANVIER 2017



Grands Salons  
de l'Hôtel de Ville de Nancy



## PRIX DE DÉVOUEMENT



### Introduction de Monsieur Michel Vicq

Les tumultes, les angoisses, les inquiétudes qui pèsent sur notre quotidien sont de nature à nous rétrécir, à nous ralentir, à nous paralyser.

Pourtant, le temps a toujours pris le dévouement sous son aile car il est un pacte éternel entre l'infortune de la vie et la générosité humaine. Le dévouement, souvent cité, trop mal connu, conduit à croire au droit imprescriptible de l'espoir qui combat l'isolement et l'individualisme.

Le dévouement est une liqueur d'ancien cépage. Il est à la fois le cœur et l'intelligence des gestes et des mots capables de faire naître et durer le bonheur en l'inscrivant dans le paysage humain, c'est-à-dire faire entrer l'aide et le réconfort par la petite porte de la maison de ceux dont les corps et les âmes sont froissés ou meurtris, mais qui espèrent encore.



### Rapport sur le Prix de dévouement Cadiot, de Partouneaux, Jeanne Roty et Président Joly et du Professeur Louyot, par Monsieur Michel Vicq, attribué à Messieurs Louis Asselin et Lucas Dallier

L'Académie de Stanislas a décidé d'accorder ces prix à Messieurs Louis Asselin et Lucas Dallier.

« Notre vie, on la rêve ou on l'accomplit » disait René Char.

A 17 ans, vous avez décidé de choisir de la réaliser.

Le 14 septembre 2016, alors que vous attendiez votre prochain cours – vous êtes tous les deux en terminale S au Lycée Frédéric Chopin de Nancy – votre attention est attirée par un attroupement. Au sol, se trouve Jessica, l'une de vos camarades de première. Sans vous concerter, vous comprenez que la situation

est grave. Aussitôt vous intervenez et conjuguez vos efforts : mise en position de sécurité de la victime, massage cardiaque, usage d'un défibrillateur, alerte aux secours. L'infirmière de l'établissement puis le SAMU, prennent le relai. Grâce à vos gestes précis, immédiats, coordonnés, Jessica est sauvée. Mais elle ne regagnera le lycée qu'après une longue convalescence. Déjà amis de classe, vous voilà désormais amis de vie.

Votre action n'est pas restée ignorée. En octobre, les plus hautes autorités de l'État et notamment le ministre de l'Intérieur, mais aussi le Recteur Gilles Pécout, les médias nationaux et locaux, ont souligné votre comportement élogieux. Et Monsieur Laurent Hénart, Maire de Nancy, vous a remis, ici, la Médaille de la Ville.

Il est vrai que vos gestes ont suscité un légitime et unanime sentiment d'admiration.

Chez vous, existe non seulement un sérieux d'apparence, mais aussi un sérieux vrai né de la raison et de l'enthousiasme à vivre. Vous vous détournez des postures. Vous préférez les gestes d'une simple humanité auxquels le souci du prochain donne son sens le plus noble. Loin de vous l'alchimie flatteuse et éphémère faite d'artifices et de faux-semblants. Vous entendez mettre vos pieds dans les pas de vos pensées et de vos aspirations.

Malgré votre jeune âge, vous le savez déjà : quand on s'imprègne des richesses du cœur et de l'esprit, on se détourne de la violence.

Quelle leçon donnée à tous !

Il est vrai que la rigueur qui vous tient de conduite vous vaut d'être fidèles à vos engagements.

- Louis, vous avez été formé à la rude école de sauveteurs en mer de l'île de Ré et vous êtes, à l'occasion, chef de bord sur une vedette de sauvetage.
- Lucas : vous êtes pompier volontaire depuis l'âge de 11 ans et vous exercez à Lunéville et à Bayon.

Je le sais : le mot de héros vous est étranger. Vous préférez ceux, aux chauds reflets, de devoir, de solidarité, de service.

Vous avez déjà, à votre âge, assez d'élan pour ne pas avoir besoin d'audace. Et votre fermeté est sans défaillance ; votre éducation ainsi que votre formation l'emportent sur le banal et la vulgarité.

Dois-je préciser que le Lycée Chopin de Nancy – établissement d'excellence – dirigé par Monsieur Gérald Zavattiero qui nous fait l'honneur de sa présence, contribue à développer l'état d'esprit qui est le vôtre. Outre la transmission du

savoir, l'établissement propose des dispositifs constants propres à favoriser et à développer la formation volontaire à l'engagement citoyen et à préparer les élèves à la sécurité civile. Autant d'offres qui apportent à chaque élève l'assurance de pouvoir répondre avec pertinence aux appels que la vie lui lancera.

Notre admiration sera complète quand je vous aurai dit que les gestes de Louis et de Lucas n'appartiennent pas à une simple parenthèse de bienveillance. Ils ont été des actes fervents, nés de leur jeune passé, et qui s'inscrivent déjà dans leur devenir : Louis souhaite embrasser la carrière de médecin urgentiste, et Lucas, celle de pompier professionnel.

Chers jeunes amis, vous vous êtes engagés dans le dévouement, comme on entre dans un jardin à la française : avec noblesse. En sauvant la vie de Jessica, vous avez honoré cette jeunesse exemplaire sur laquelle demain notre société pourra s'appuyer. Puissent les regards être nombreux à vous admirer et les mains vigoureuses à vous applaudir.

L'Académie de Stanislas est fière de souligner votre comportement élogieux et heureuse de vous remettre à chacun l'un de ses prix de dévouement.



## **Rapport sur le Prix Jacques Delivré, par Monsieur Michel Vicq, attribué à Les Blouses Roses**

L'Académie de Stanislas a décidé d'attribuer, cette année, le prix Jacques Delivré à l'Association des Blouses Roses représentée par la présidente du Comité de Nancy, Madame Christiane Ragot.

Permettez-moi de rappeler que le médecin-colonel Jacques Delivré, homme de courage, d'honneur et de bien, fut président de l'Académie de Stanislas en 2000. Il nous a quittés en 2005.

L'Association Nationale des Blouses Roses a été fondée en 1944. Elle dispose de 83 comités locaux dont celui de Nancy qui existe depuis 1963 et qui a bénéficié de l'appui des professeurs Sommelet et Schmitt.

Le but de cette association est de contribuer, sans s'imposer jamais, au mieux être des personnes malades et handicapées, ainsi qu'à celui des enfants hospitalisés et d'aller à leur rencontre en les aidant à garder et à retrouver le goût de vivre.

Madame Françoise Mayeux fut pendant longtemps la présidente active et appréciée de ce comité aujourd'hui dirigé par Madame Christiane Ragot.

Le comité de Nancy compte 130 bénévoles qui sont intervenus en 2015 auprès de 1 520 personnes âgées et de 12 000 enfants. Des chiffres qui parlent.

Le comité des Blouses Roses soutenu par la Ville de Nancy, par le département de Meurthe-et-Moselle et par la ville de Vandœuvre-lès-Nancy, intervient en journée et en soirée à l'hôpital d'enfants de Nancy, dans plusieurs maisons de retraite notamment à l'EHPAD Saint Stanislas de Nancy, de Saint-Nicolas, à l'Oseraie à Laxou et au centre Spillmann à Nancy.

Il dispose d'un vaste réseau de communication qui le conduit à participer à des forums, des conférences, des interventions devant les lycéens et à fournir du matériel pédagogique ou des jeux grâce à un partenariat de qualité.

Aujourd'hui, Madame, la tendance est de parler plus abondamment de ce qui se déchire plutôt de ce qui fortifie. Pourtant et résolument, vous avez choisi le camp de la solidarité et du dévouement.

La fatalité frappe ceux qui sont meurtris. L'âge ou la maladie les emprisonne dans un carcan. Alors vous avez décidé d'être à leurs côtés en offrant votre temps et votre courage.

Vos vies de bénévoles sont reliées par un même lien : l'attention constante aux autres. D'ailleurs, pour vous, une vie réussie se mesure à ce que l'on donne : il ne pleut jamais sur votre enthousiasme. Votre solidarité est faite de geste qui perpétuent ce qui est humain : un regard bienveillant, une présence attentive, un lien de confiance. Vous vivez au son d'un carillon dont les notes accompagnent votre vocation collective. Votre action est fleurie de mots simples, frais, sincères. Et leur mesure donne à ceux que vous visitez un équilibre fécond.

Votre engagement déterminé est aussi exemplaire puisque bon nombre de bénévoles, formés par vos soins, rejoignent régulièrement vos rangs pour honorer ceux qui, dans notre société, souffrent mais veulent vivre.

Chez vous, pensées, paroles et actes sont en harmonie. Grâce à vous, le réconfort est déjà là. Alors, le bonheur est proche.

L'Académie de Stanislas est heureuse de vous recevoir et d'honorer votre association en lui remettant le prix de dévouement du médecin-colonel Jacques Delivré.

## Rapport sur le Prix de l'Association Départementale de la Médaille de la Famille Française, par Madame Jeanne-Marie Demarolle, attribué à Madame Delphine Ott

Dans le respect de la tradition, l'attribution de ce prix, qui distingue des mères de famille particulièrement méritantes, se fait sur la recommandation de la présidente de cette association.

Cette année, l'attention de l'Académie de Stanislas a été attirée sur le dévouement familial de Madame Ott à qui je demande de me rejoindre.

Née en 1973 à Nancy, Madame Ott, après des études au collège de la Craffe et au lycée Jeanne d'Arc, s'est orientée vers une formation en apprentissage de la vente et a travaillé comme vendeuse dans plusieurs commerces de notre ville. Mais la venue de son premier enfant, un garçon, né en 1995, lui a immédiatement révélé sa véritable vocation, se consacrer aux enfants et plus spécialement aux très jeunes enfants. C'est dans un foyer chaleureux qu'ont ainsi grandi avec Madin, l'aîné, Moriane, née en 1996, Maxime, né en 1997, et un troisième garçon, Mathéo, qui a maintenant quatorze ans. Constamment épaulée par son mari, chauffeur de poids lourds, Madame Ott a pu leur donner une enfance heureuse et épanouissante. Madin et Moriane sont déjà entrés avec succès dans le monde du travail. C'est en prodiguant son amour maternel et en découvrant combien elle en était enrichie que Madame Ott a décidé de se consacrer définitivement à la petite enfance en passant un CAP. Après avoir travaillé à la crèche du personnel du CHU de Brabois, Madame Ott a choisi de s'installer comme assistante-maternelle à son domicile où elle s'occupe, de 8 heures à 18 heures, de quatre enfants entre trois mois et trois ans. Ils profitent ainsi d'une grande maison, d'un jardin où une cabane leur a été aménagée, et le plus important de tout, d'une famille où règne la joie de vivre. En dépit de ses lourdes charges, Madame Ott, sensible à la solitude des personnes âgées, a aussi veillé sur sa proche voisine. Pendant plus de six ans, avec une grande sollicitude et une chaleureuse affection, elle a facilité la vie quotidienne d'une personne qu'elle considérait comme la grand'mère qu'elle n'a pas connue.

Dans le monde troublé où nous vivons et où la famille apparaît comme le refuge le plus sûr, l'action de Madame Ott montre de façon discrète, mais exemplaire, comment une famille unie peut servir l'avenir de la jeunesse.

L'Académie de Stanislas est particulièrement heureuse d'honorer Madame Ott en lui remettant publiquement ce prix.

## PRIX DE MÉDECINE



### Introduction de Monsieur Pierre Labrude

Notre académie bénéficie de trois prix de médecine, tous les trois dus à des généreuses donations de professeurs de la Faculté. Il s'agit, par ordre alphabétique, du prix Paul-Louis Drouet, du prix Jean Hartemann et du prix Jacques Parisot. Chacun d'eux est destiné à récompenser des travaux portant sur la discipline que ces maîtres ont illustrée au cours de leur carrière: la médecine en général pour le prix Drouet, son donateur en ayant illustré plusieurs facettes; la « mère et l'enfant » pour le prix Hartemann; et la médecine sociale pour le prix Jacques Parisot.

Cette année, le prix Drouet récompense une thèse de doctorat en médecine générale qui porte sur un sujet d'histoire et sur une illustre famille médicale de notre région, le prix Hartemann, une thèse de même nature sur les grands prématurés, et le prix Jacques Parisot, une thèse de doctorat de l'université de Lorraine, préparée sur le site de Metz, et qui a pour sujet une étude sur les conséquences cognitives de la prise régulière de cannabis.



### Rapport sur le Prix du Doyen Jacques Parisot par Monsieur Pierre Labrude, attribué à Madame Anne-Laure Devin

Ce prix est décerné à Madame Anne-Laure Devin pour sa thèse de doctorat d'université intitulée: « Les perturbations de la récupération des événements autobiographiques chez les usagers réguliers du cannabis ». En couronnant ce travail, la commission des prix de médecine a non seulement voulu récompenser un travail de qualité, mais aussi montrer son intérêt et sa préoccupation vis-à-vis de l'usage de plus en plus banal de cette drogue et des débats relatifs au caractère délictueux ou non délictueux de son emploi. La commission a aussi voulu prendre en considération le fait que des thèses non médicales peuvent

traiter de sujets médicaux avec talent, et que notre université dispose de nombreux sites où des recherches de qualité sont réalisées, Metz étant bien sûr l'un des grands exemples. J'ajoute que vous êtes, Madame, une spécialiste de ce sujet, sur lequel vous avez déjà publié, en particulier deux chapitres d'ouvrages en 2014, un article méthodologique en 2015, et que plusieurs notes sont en cours de publication. Nous vous félicitons pour votre beau travail de thèse et, plus généralement, pour votre activité scientifique dans le domaine que vous avez choisi.



**Rapport sur le Prix du Professeur Jean Hartemann  
par Monsieur Paul Vert,  
attribué à Madame Aurélie Naud**

Le Prix Jean Hartemann 2016 a été attribué à Aurélie Naud, jeune pédiatre, pour sa thèse de doctorat en médecine intitulée: «Déterminants d'index de volume cérébral chez des enfants», soutenue le 13 octobre 2016 à Nancy. Elle est publiée en anglais, avec introduction et résumé en français.

La naissance très prématurée comporte toujours un risque de troubles du développement neurologique et des acquisitions cognitives.

Un premier travail hollandais a suggéré que le volume cérébral à la date où l'enfant aurait dû naître (terme corrigé) pourrait être en lien avec leur devenir neurocomportemental. Soixante-neuf enfants ont fait l'objet d'une étude prospective à partir d'un examen en IRM. Le travail a permis d'établir les index de mesure des différentes parties de l'encéphale.

Les résultats ont été jugés normaux dans 69,5% des cas. Les volumes cérébraux ont été mis en relation avec les symptômes cliniques et les modalités thérapeutiques dans la période néonatale.

Cette étude très originale contribue à définir une population à risque pour laquelle le suivi neurocognitif devra être d'une grande précision.

Le devenir des enfants de cette cohorte sera étudié de façon prospective.



**Rapport sur le Prix Paul-Louis Drouet  
par Monsieur Michel Laxenaire  
attribué à Madame Audrey Pauchet,  
pour sa thèse intitulée :  
Pierre et Jean Baptiste Alliot,  
médecins des cours de Lorraine et de France au XVII<sup>e</sup> siècle.**

Madame,

Vous avez eu l'heureuse idée de consacrer votre thèse inaugurale à une famille lorraine, la famille Alliot, qui s'est rendue célèbre à la fin du XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, tant à la cour des ducs de Lorraine qu'à celle de Louis XIV. Ce travail, qui s'inscrit dans le cadre de l'histoire de la médecine, insiste en priorité sur les carrières de deux membres de cette famille, qui furent des médecins renommés, Pierre Alliot, le père, et Jean Baptiste Alliot, son fils, tandis que d'autres membres de la famille s'illustrèrent dans les domaines de la religion et de la politique. Notre Faculté de Médecine peut s'enorgueillir d'abriter les portraits des deux médecins.

L'ancêtre de la lignée fut donc Pierre Alliot, né en 1610 et mort en 1685. Après de études à la Faculté de Pont-à-Mousson, il s'installe à Bar le Duc puis est nommé médecin ordinaire du Duc Charles IV puis de son neveu le prince Ferdinand. Sa célébrité est due à ses recherches sur le traitement du cancer et plus précisément à une poudre à base d'arsenic, qu'il pense être capable de nécroser les tissus cancéreux pour pouvoir ensuite les éliminer avec un rasoir. On imagine aisément ce qu'un tel traitement pouvait avoir d'aléatoire, pour ne pas dire de douloureux, alors que l'anesthésie n'existait pas.

Toujours est-il qu'en 1664, Anne d'Autriche, la mère de Louis XIV, qui avait alors 62 ans, commence à souffrir d'un cancer du sein. Le roi fait appel à tous les médecins qui prétendent avoir un remède contre le cancer, et parmi eux à Pierre Alliot. Lorsque celui-ci arrive au chevet de la reine, elle est déjà dans un triste état : son cancer s'est ulcéré et il se complique d'un érysipèle du bras gauche et d'une forte fièvre due à la surinfection. Le médecin lorrain est accueilli avec beaucoup d'espoir mais aussi une certaine méfiance, due aux critiques de Guy Patin, une sommité médicale parisienne de l'époque, qui avait été vexé de ne pas avoir été appelé au chevet de la reine, pour d'obscures raisons politiques. Pierre Alliot applique son traitement mais, on s'en doute, sans grand succès. Le cancer continue à se développer et la reine meurt dans de grandes souffrances, le 20 janvier 1666.

Le deuxième médecin de la famille est Jean Baptiste Alliot, le fils de Pierre. Né en 1640 et mort en 1729, il fait, lui aussi, des études de médecine à la Faculté de Pont-à-Mousson, et accompagne son père à Versailles au chevet d'Anne d'Autriche. De retour en Lorraine, il poursuit les recherches de son père sur le cancer et il est nommé premier médecin de la cour de Lorraine par le Duc Léopold, qui lui redonne, en 1698, un titre de noblesse perdu lorsque la famille était venue de Florence en Lorraine au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Jean Baptiste eut aussi le mérite de développer l'usage des eaux thermales de Plombières, exploitées à partir de 1683. A la demande de Louis XIV, il publie un traité sur le cancer, où il approfondit les recherches de son père. Les descriptions de Jean Baptiste restent précieuses car elles sont précises. Il est un des premiers à dégager la notion de métastases et à attacher de l'importance au profil psychologique du malade cancéreux.

En dehors de ces deux médecins, la famille Alliot s'est aussi illustrée dans les domaines religieux et politique : Hyacinthe Alliot, fils aîné de Pierre et frère de Jean Baptiste, né en 1635 et mort en 1705, fut religieux à l'Abbaye de Saint-Mihiel, puis, en 1676, promu Abbé de Moyenmoutier, devenant ainsi Dom Hyacinthe Alliot. Bien que non médecin (il devait y avoir un gène médical dans la famille), Hyacinthe s'intéresse à la transfusion sanguine, que venait de découvrir Desgabets, et il l'expérimente sur les animaux. Dom Calmet (1672-1757), qui fut son élève, témoignera sur lui et sur ses expériences, allant même jusqu'à lui attribuer la rédaction du « Traité sur le cancer » plutôt qu'à son frère.

A la génération suivante, un fils de Jean Baptiste, connu comme Hyacinthe le jeune, né en 1663 et mort en 1701, dirigera l'académie monastique de Moyenmoutier, fondée par son oncle. L'abbaye était à l'époque un foyer de grande intellectualité, portée par la congrégation de Saint Vanne. La bibliothèque, rivalisant avec celle de Senones, comptait plus de 8000 livres. Dom Hyacinthe le jeune finira sa vie à Toul où il créa une académie à l'abbaye de Saint Mansuy dont il sera le prieur.

Dernier point enfin, la famille Alliot se distingua aussi dans le domaine politique : un autre fils de Jean Baptiste, Jean Pierre Alliot (1672-1745) exerça les fonctions de grand-maître des cérémonies à la cour du Duc de Lorraine et, en 1723, accéda aux fonctions de lieutenant de police à Lunéville. Il s'occupera de l'approvisionnement, de la voirie, de la police des mœurs et de la surveillance des hôtelleries et des auberges ainsi que de l'ordre des cérémonies publiques. Sa mémoire reste attachée à la description qu'il fit de la pompe funèbre exceptionnelle qui eut lieu à Nancy le 7<sup>ème</sup> jour de juin 1729 pour les obsèques du très haut et très puissant duc de Lorraine et de Bar, roi de Jérusalem, autrement dit pour l'enterrement de Léopold.

Cette impressionnante lignée se clôt avec François Antoine Pierre Alliot (1699-1779), fils de Jean Pierre, qui hérite de la charge de son père à Lunéville sous Léopold puis François III, et devient intendant de Cour en 1742 et termine sa vie comme conseiller aulique et intendant du roi Stanislas, auquel il survivra treize ans.

Telle fut la remarquable famille Alliot qui, grâce à vous, vient de connaître une seconde vie. Vous avez bien mérité le prix Paul-Louis Drouet que vous décerne l'Académie de Stanislas et je vous en félicite.



## PRIX LITTÉRAIRES



### Rapports sur le Prix Georges Sadler par Mademoiselle Paulette Choné, Messieurs Yves Gry, Jean Lanher et Alain Petiot



#### LITTÉRATURE

### Denis Montebello, pour son ouvrage « Aller au menu », par Mademoiselle Paulette Choné

Dans le livre d'Elana Ferrante, *L'amie prodigieuse*, publié à Rome en 2011, il y a un passage frappant où la narratrice, quinze ans, reçoit de l'amie, justement, une lettre. Toutes les deux ont grandi dans un quartier pauvre de Naples à la fin des années 50. « Lila savait parler à travers l'écriture. Pas comme moi quand j'écrivais, pas comme de nombreux écrivains que j'avais lus et lisais : elle s'exprimait avec des phrases qui, certes, étaient soignées et sans erreur – bien qu'elle ait arrêté ses études – mais en plus chez elle tout semblait parfaitement naturel, on ne sentait jamais l'artifice de la parole écrite. En la lisant je la voyais, je l'entendais. Cette voix sortie dans l'écriture me bouleversa et me ravit [...] elle était totalement purifiée des scories du parler, de la confusion de l'oral, elle avait la clarté et la vivacité que j'imaginai être celles du discours quand on était assez chanceux pour être né dans la tête de Zeus et non pas chez les Greco ou les Cerullo. J'eus honte des pages infantiles que je lui avais écrites, de mes exagérations, mes frivolités, ma joie feinte et ma douleur fabriquée. »

Ce témoignage parle de mots écrits par l'amie d'enfance ; il assure que la force de l'authenticité est de susciter, par l'intermédiaire magique des pattes de mouches, le monde entier du plus intime. Mais on n'écrit pas que des lettres, même si l'écrivain sait qu'il écrit toujours à quelqu'un. La proximité,

la familiarité ténues, secrètes, inégalables du livre qui me touche parce qu'il est « parfaitement naturel », parce qu'il a « la clarté et la vivacité » du discours, du livre qui me point comme une lettre, ses qualités-là « frémissent » dans les livres de Denis Montebello.

Je dis « frémissent » presque en le parodiant. Car c'est le court-bouillon qui frémit, quand on y plonge les petits-gris, ou cagouilles, ou lumas, autrement dit les escargots, à la page 81 des « chroniques gourmandes » réunies sous le titre « Aller au menu ». « Chroniques gourmandes » pourrait nous égarer, faire croire que ce sont là récits de chères ripailles, journal de table, que l'auteur cède à la muse maniérée du lyrisme gastronomique, célèbre par sa sensibilité de commande. Non, c'est « aller au menu » qui importe, et ce que cela veut dire, ce que l'on voit et entend, quels signes magnifiques, quelles traces vénérables se reposent dans les moindres mots. Aller au menu, c'est dédaigner la carte, qui coûte plus cher et n'est pas forcément meilleure. C'est préférer le fricot au festin, le plat du jour au banquet, c'est aimer les mets de saison, les expressions hors d'usage, les petits gâteaux de couvent, les fouaces rabelaisiennes, les patates, les mojhètes, les châtaignes, les fraises des bois cueillies dans un pot de camp, près d'Épinal, ou les fruits de mer et les pâtisseries de ménage inconnues dans les Vosges mais célébrées en Poitou et Saintonge.

Aller au menu s'entend comme aller aux mirabelles, dans l'humeur tranquille du ramassage, du bassotage, du soin de ce qui est menu, que la langue ancienne nommait les « menutés », les riens, la menue paille des impressions, des mots et des choses noués ensemble, ou renoués.

La gourmandise, le goût de ce qui passe par la bouche, de ce qui se dit, se mange, se baise, se rêve et se sait, la gourmandise soulève le couvercle de la casserole où ça mijote, et avec le même plaisir, la même curiosité avertie, va au dictionnaire, s'attarde aux expressions qui fleurissent sur les murailles et sur l'Internet, scrute les étymologies hasardeuses, les prononciations variables, les traductions détraquées, le pied de la lettre. Tout lui est bon. Tout va dans la musette, le latin de Virgile, de Pline s'y loge sans peine, et le latin médiéval, et Pétrarque, avec les mots des provinces, les mots des aïeules; la vie est une archéologie succulente, le gai savoir est bon comme une bonne campaillette.

Autrement, « Aller au menu » est un livre d'anecdotes, de recettes, de voyages. On le lira si l'on veut à la légère, par exemple le chapitre sur « les fameux bois cassés de Saint-Jean-d'Angély », pour y découvrir « le livre sur la place de Nancy » (gravons sur la pierre cet aphorisme : « sur la Carrière les écrivains pensent à leur carrière »), et pour y apprendre quelque chose sur l'Académie des Belles-Lettres à La Rochelle.

L'Académie de Stanislas, pour sa part, soulève le couvercle, et ce qui lui saute au nez, c'est la chance de l'écriture, claire et vivace, qu'inspirent ici la cuisine, la table, le jardin.



**Gaston Paul Effa,**  
**pour son ouvrage « Rendez-vous avec l'heure qui blesse »,**  
**par Monsieur Yves Gry**

Ce très beau livre fait revivre l'histoire oubliée de Raphaël Elizé, petit-fils d'esclave, né en Martinique et réfugié en Métropole en 1902 en raison de l'éruption du volcan, la Montagne Pelée. Après de brillantes études, il devient vétérinaire et s'installe à Sablé-sur-Sarthe. Gagnant, avec le temps, la confiance des habitants grâce à sa compétence professionnelle, soignant bêtes et hommes, et à sa faculté d'empathie, il est élu deux fois maire de cette ville, de 1929 à 1940, devenant le premier maire noir d'une commune de Métropole.

Mobilisé comme vétérinaire dans l'Aisne, il est démobilisé en 1940 avec le grade de capitaine. Rentrant à Sablé et souhaitant reprendre ses fonctions de maire, le préfet de la Sarthe le destitue sous la pression des autorités allemandes pour qui il est incompréhensible qu'un homme de couleur puisse revêtir cette charge.

Il reprend alors ses activités professionnelles, rentre dans la Résistance ; dénoncé, il est envoyé en prison puis déporté au camp de Buchenwald. Grièvement blessé par un bombardement allié, il y décède peu de temps après.

L'auteur, professeur de philosophie à Sarrebourg et ayant déjà publié une dizaine de romans, dont plusieurs couronnés de prix littéraires, se glisse dans la peau du personnage en écrivant à la première personne, et structure son livre, qui est un roman et non une biographie historique, dans un jeu de miroirs, entremêlant les souvenirs de sa vie à Sablé ainsi que ceux de sa survie dans le camp.

Le lecteur a l'impression de découvrir un journal où se mélangent les instants de vie normale d'un vétérinaire, d'un mari, d'un père de famille, et ensuite d'un maire gérant au mieux sa ville et ceux tragiques de la vie quotidienne confrontée à la barbarie d'un camp de concentration.

Alors qu'il a beaucoup étudié, travaillé et s'est bien intégré dans la société, malgré une certaine défiance, et qu'il avait sûrement occulté l'angoisse de tout perdre, il découvre au camp « qu'être noir, c'est n'être rien du tout ». C'est ici le cœur du roman évoquant l'entreprise de deshumanisation du régime nazi qui

frappe les minorités, la juive comme la noire, l'auteur écrivant « je ne sais plus qui disait : quand on parle du juif, méfie toi, le nègre n'est pas loin ! »

L'enfermement au camp reléguant les prisonniers au rang d'animaux, le héros, vétérinaire, trace alors un parallèle entre espèce humaine et animale, citant l'exemple éloquent des matricules tatoués sur la peau des détenus. « La bête est plus humaine que l'homme. Je l'avais toujours su tandis que je parcourais les fermes. Jamais, une bête ne fera volontairement le mal. Seul l'homme est pervers. »

Si, au camp, les actes inhumains et les humiliations se multiplient, les êtres ne devenant plus que des ombres, ce qui renvoie à la notion paradoxale de la banalité du mal évoquée par la philosophe Anna Arendt, le narrateur ne veut pas mourir en animal dominé mais en homme vrai en toute circonstance.

Dans un sursaut de dignité marquant sa volonté de vivre, il fera appel aux arts, la musique, la littérature et en particulier la poésie : « lorsqu'on a tout perdu, ... il reste la poésie de Shakespeare et de Baudelaire que l'on murmure tout bas dans le silence des tombeaux ouverts de Buchenwald ». Il entamera également, avec les autres détenus, la rédaction d'un journal conçu comme un espace de survie entre le réel et l'indicible.

Le jury a été conquis par la profondeur du récit et par la qualité littéraire du roman ; un style recherché, non dépourvu de poésie, sans affectation ni sensiblerie ; une langue riche, ample, ondoyante, s'adaptant aux circonstances ainsi qu'à la personnalité du héros et qui, même avec des mots simples, séduit le lecteur ; ainsi lorsque le narrateur reçoit le coup d'un soldat, l'auteur écrit « le geste était sans pourquoi ».

Ce roman où l'histoire le dispute à l'émotion est à la fois un exercice de réflexion et de style sur la condition humaine dans son aspect tragique voire absurde. En ces temps de crise identitaire, c'est un livre poignant qui arrive à point nommé. Il peut se lire d'un seul trait et lorsqu'il est refermé, le lecteur a envie de l'ouvrir à nouveau pour la beauté de la langue.

**ART ET PATRIMOINE**  
**Dominique Cordier et Patricia Pierson,**  
**pour leur ouvrage**  
**« L'Art en héritage. Sur la trace des Donzelli en Meuse »,**  
**par Monsieur Jean Lanher**

L'Armistice du 11 novembre 1918 laissait le territoire meusien ruiné : Argonne, Verdun, la Woëvre. 180 églises étaient à reconstruire. Au côté des géomètres et des architectes, il y eut des artistes. Deux d'entre eux ont laissé leur signature sur les murs d'une cinquantaine d'églises reconstituées, sur des monuments aux morts, et des calvaires. Ils s'appelaient Donzelli : Duilio, le père, Dante, le fils. Dans l'ouvrage qui vient de paraître aux éditions Dacres, auquel l'Académie de Stanislas a décerné le prix littéraire Georges Sadler, les auteurs Dominique Lacorde et Patricia Pierson ont voulu leur rendre hommage en retraçant leur œuvre et leur talent méconnus jusqu'alors.

Duilio, né en 1882 dans une petite ville de la province italienne des Marches, s'était pour des raisons politiques réfugié au Luxembourg, en 1912. Au sein d'une équipe de décorateurs italiens, il sculpte, exprimant son talent, accompagné de son fils Dante né en 1909. En 1924, la famille s'installe en Meuse, à Lacroix-sur-Meuse. Il s'y voit confirmer d'importantes commandes (dont le livre honoré aujourd'hui fait un compte rendu précis). Cette période, la grande période des Donzelli, dure jusqu'en 1940. A cette date, la famille se réfugie en zone libre à Valence, dans la Drôme. Duilio et Dante y reprennent leurs pinceaux et burins, réalisant bustes et portraits pour des particuliers. Duilio y meurt en 1966. Dante, dès 1955, s'installe, de retour en Meuse, à Saint-Mihiel dans la maison qu'il y avait acquise, avec sa femme et leur fils François. Il y reprend le métier pour lequel son père l'avait formé. On lui doit une importante œuvre religieuse et profane diverse et d'excellente facture : portraits, nus, paysages, natures mortes et sculptures (voir à ce sujet aussi le livre). En 1966, il assure à Saint-Mihiel la direction de l'École des Arts qui vient d'y être créée ; en 1977, on lui confie la responsabilité de la Bibliothèque bénédictine. Il meurt à Saint-Mihiel en 1999.

Un beau travail d'une vie qui s'inscrit à souhait dans la célébration du centenaire de la guerre de 1914-1918. Merci à vous, Madame, merci à toi Dominique pour les Meusiens que nous sommes.

L'art en héritage est un bel ouvrage, bien informé, bien exposé, bien écrit. Les auteurs du livre, par le texte, l'image et son commentaire, ont su traiter une chronologie rigoureuse des faits, en particulier la période de 1925 à 1940, qui concerne ensemble Duilio et Dante. Grâce à ce document que l'Académie de

Stanislas vient de couronner, l'attention sera à juste titre attirée sur « l'église au village », un emblème central auquel notre époque moderne ne reconnaît plus sa juste place et ses valeurs. Ce qui serait, peut-être, une raison qui justifierait une « sortie » annuelle, à une date qu'il nous faudrait choisir, de l'Académie de Stanislas, dans une ou plusieurs églises citées où nous guideraient Patricia Pierson et Dominique Lacorde. Ce que je souhaiterais ardemment.



**HISTOIRE**  
**Anne Motta,**  
**pour son ouvrage**  
**« Noblesse et pouvoir princier dans la Lorraine ducale »,**  
**par Monsieur Alain Petiot**

Ce livre est la publication, aux éditions classiques Garnier, de la thèse de doctorat de Madame Anne Motta. Celle-ci, docteur en histoire moderne, maître de conférences à l'université de Lorraine, se penche sur les relations entre le prince et sa noblesse au cours d'une période troublée. En effet, de 1624 à 1737, du règne du duc Charles IV à celui du duc François III, les duchés sont successivement occupés, démantelés, restaurés puis cédés.

Le point de départ de la réflexion se situe au tournant du dix-septième siècle, quand la relation entre la noblesse et le prince est incarnée par l'ancienne chevalerie. Mais le cœur de l'étude, couvrant la période 1624-1698, est marqué par l'irruption de la guerre et l'occupation française qui remettent en cause la souveraineté territoriale du duc et son autorité, subitement lointaine et diffuse. La noblesse est alors confrontée à la vacance du trône causée par l'exil de son maître. Son identité même est mise à l'épreuve car ses valeurs les plus chères – loyauté et honneur – sont malmenées. L'engagement politique de la noblesse revêt ainsi des formes multiples et crée des divergences au sommet du second ordre. Concilier ses intérêts personnels ou lignagers et la défense du principe monarchique, alors même que le prince mécontente et s'éloigne de l'exemplarité, devient compliqué. Les nobles sont soumis à des choix, notamment en 1634, en 1654 puis en 1670 lorsque le roi de France propose une nouvelle allégeance. Les positions de la noblesse nous font mesurer le chemin parcouru entre le temps où elle guerroyait pour défendre ses intérêts privés et ce moment où elle est mise à l'épreuve pour et par son prince.

Une dernière période – de 1697 à 1737 – s'ouvre sur le retour à la stabilité. La paix de Ryswick redonne les duchés au prince légitime. Souveraineté et territoire coïncident à nouveau mais le duc Léopold doit restaurer un pouvoir

déconsidéré au terme d'un demi-siècle de désordres. Il est confronté à l'urgence de réintégrer dans l'État princier une noblesse déstabilisée. Si, dans son projet de reconstruction, le passé lui fournit un modèle, il l'adapte à ses propres exigences. La modernisation des organes du pouvoir qu'il engage conduit à une réévaluation des prétentions de l'ancienne chevalerie au moment où s'impose par ailleurs la nécessité de régénérer un second ordre numériquement affaibli. Ces deux impératifs rendent nécessaire une réinterprétation du service princier et le balancement constant entre tradition et renouveau durant le règne de Léopold met le groupe nobiliaire en tension. À peine relevée, la noblesse connaît ses dernières infortunes avec l'arrivée au trône, en 1729, de François III, duc impuissant, en 1737, face aux grandes puissances qui décident du sort de son territoire. En s'émancipant de l'héritage paternel, le duc élargit définitivement l'espace de la fidélité. Noblesse, prince et États lorrains peuvent dès lors avoir des destins divergents.

Cette étude des relations entre la noblesse et le souverain est plus largement une réflexion sur la société politique d'un État des confins, dans une période troublée. Elle vient de plus à point nommé car elle permet de mieux comprendre ce qu'était l'État lorrain lorsqu'il fut cédé au roi Stanislas et appelé à se fondre dans le royaume de France.

C'est pourquoi la commission des prix Sadler a tenu à distinguer cet ouvrage soigneusement rédigé, fruit d'un travail rigoureux et solidement documenté, dans la grande tradition universitaire.

## PRIX ARTISTIQUES

-o-o-o-o-o-

### **Rapport sur le Prix d'Architecture, par Monsieur Denis Grandjean, attribué à Monsieur Quentin Meyer**

Le travail personnel de fin d'études de M. Quentin Meyer, qui a pour titre : « Révéler les potentialités, de la ville dessinée par la voiture à la voiture qui s'adapte à la ville », s'inscrit dans l'actualité de l'urbanisme : améliorer la qualité de vie urbaine en réduisant autant que possible la place de l'automobile dans nos villes. La problématique parisienne avec ses polémiques récentes sur la voie express illustre parfaitement cette tendance, en progression depuis quelques décennies. On ne peut contester en effet que depuis les années 80, dans toute l'Europe, la redécouverte de nos quartiers historiques a permis de remettre la voiture à sa place, celle d'un outil, sans doute nécessaire, mais qui ne doit pas dessiner la ville mais s'y adapter. Déjà Victor Hugo s'indignait du projet de démolition de la Porte Saint-Georges pour simplifier le trajet du tramway à cheval alors en service, projet heureusement abandonné en partie grâce à lui...

Ce mouvement pour plus d'urbanité et moins de contraintes automobiles se poursuit sous différentes formes, et Quentin Meyer apporte sa pierre à l'édifice, une contribution originale puisque toute en douceur : son travail est divisé en trois parties qui sont autant d'étapes d'un processus opérationnel. La première est un constat des usages et des temporalités, la deuxième traite de la conciliation, des interactions et de la pacification, la troisième des transformations, hybridations et mutations. Plutôt qu'interdire, éloigner ou supprimer, il propose une mise en situation de la voiture dans la ville en fonction d'usages, de contraintes et d'attentes des habitants qui varient au cours de la journée. C'est une organisation à géométrie variable aussi bien pour la voirie que pour les parkings publics ; cela n'est pas complètement nouveau : depuis plusieurs années, le stationnement interdit sur certaines places est autorisé quelques jours par an, en période de fêtes, ou de soldes ; la circulation peut être modifiée durablement en fonction d'événements spécifiques : rappelons

nous les week-end de Stanislas, qui ont anticipé la piétonisation de la Place et le plan de circulation alternatif bien avant le début des travaux de restauration. De même voit-on un peu partout grignoter les places de parking l'été au profit des terrasses qui, une fois l'hiver venu, laissent à nouveau la place au parking... Le projet de rendre permanents ces dispositifs variables selon le jour de la semaine en fonction des dominantes d'usages de l'espace public – résidentiel, commercial, festif, affaires – est évidemment séduisant mais se heurte à la difficulté de gérer un système d'occupation de la voirie très fin et complexe, qui exige beaucoup de participation des habitants à son bon fonctionnement, ce qui reste assez utopique.

Aussi audacieux est le projet de diversifier les fonctions des parkings silos du centre ville. Le parking Carnot pourrait accueillir une salle de sport, le Saint-Sébastien une auberge de jeunesse, les autres mixant également les utilisations entre stationnement et autres fonctions urbaines. Si cette approche peut paraître presque provocante s'agissant d'équipements existants dont la reconversion est techniquement – et psychologiquement – difficile, il est probable que la création de nouveaux parkings publics aujourd'hui n'échapperait pas à cette réflexion sur la diversité et la flexibilité fonctionnelles qu'ils devraient intégrer dès leur conception. En un mot, le projet de Quentin Meyer relève d'une utopie raisonnée et raisonnable qui s'impose lentement mais sûrement dans nos villes : c'est cette anticipation, bien soutenue par un dessin explicite, que l'Académie a voulu distinguer par le prix d'architecture.



### **Rapports sur les Bourses Sadler, mention Beaux-Arts, rapport présenté par Madame Francine Roze, attribuée à Madame Adeline Abegg**

Sur proposition du directeur et des professeurs de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Nancy, l'Académie de Stanislas a attribué cette année la bourse Sadler, option « communication », à mademoiselle Adeline Abegg. Originaire de Franche-Comté, la lauréate a fait ses études secondaires à Mulhouse où elle a passé un baccalauréat scientifique, spécialité Sciences de la Vie et de la Terre, option « Arts plastiques », déjà!

En 2010-2011, elle suit une mise à niveau en Arts Appliqués à Besançon, et, l'année suivante, un BTS en communication visuelle, option « graphisme, édition et publicité ». En 2013 enfin, elle pose ses bagages à Nancy, et entre à l'École Nationale Supérieure d'Arts et de Design, où deux ans plus tard, elle obtient, avec mention, le Diplôme national d'Arts plastiques, option Communication.

Comme en témoigne ce cursus, la communication et ses supports graphiques constituent donc le domaine de prédilection de cette étudiante de 25 ans, qui n'a jamais varié dans ses choix professionnels.

En effet, en même temps qu'elle mène ses études en Alsace et en Lorraine, Adeline effectue divers workshops lors de séminaires, fait des stages en agences de communication, dans des ateliers de reliure et dans des imprimeries, où elle se familiarise avec les multiples aspects du métier qu'elle s'est choisi.

Puis elle oriente ses travaux dans le domaine plus patrimonial des collections de design. Elle participe d'abord au montage et au design graphique du catalogue de l'exposition « *Regarder. Une Collection d'Art Graphique Contemporain* », aux Galeries Poirel. Ensuite, elle fait l'inventaire de la collection de design graphique de Vincent Perrottet, elle assure le montage et la médiation de l'exposition inaugurale « *La Collection* » du Centre National du Graphisme de Chaumont, et enfin, elle procède à l'inventaire de la collection de design graphique de Frédéric Teschner.

Adeline Abegg est une étudiante attachante et engagée. Elle prépare actuellement son diplôme national supérieur d'expression plastique, option « communication », qui a comme titre : « *La collection. Pratique de la collection du design graphique en France* ».

Collectionneuse passionnée d'affiches et de supports graphiques de communication, elle a choisi d'aborder ce vaste sujet, pratiquement encore inédit, sous l'angle à la fois patrimonial et sociologique. Que devient l'œuvre de design graphique, comment et où la conserver ? Quelle est la valeur de ce patrimoine ? Qui collectionne, pourquoi, comment ? Quel peut être le profil du collectionneur de design graphique ?

Avec toutes nos félicitations, nous sommes heureux de lui remettre cette bourse avec l'espoir qu'elle l'aidera à poursuivre son travail de recherche et à s'installer dans la vie professionnelle.



## **Rapport présenté par Monsieur Charles Villeneuve de Janti, attribuée à Madame Élise Sanner**

Élise Sanner, 21 ans, est élève en 4<sup>ème</sup> année, section Design, à l'ENSAD Nancy. Très tôt intéressée par les arts, elle intègre l'ENSAD en 2013, et y obtient le Diplôme National d'Arts Plastiques, option Design, avec les félicitations (2016).

Ses sujets de recherche touchent aussi bien le vivant, la culture, la mémoire ou encore la ville.

Elle explore toutes les facettes du design, de l'objet jusqu'à l'industrie, en passant par l'habitat. Elle est lauréate en 2016 du concours biennal de micro-architecture *Minimaousse 6*, sur le thème « La nouvelle maison des jours meilleurs », avec son projet *La [T]Tente* (un habitat bois modulable, démontable, empilable et abrité sous une bâche), projet qu'elle poursuit et développe avec pour objectif de concevoir et développer un habitat-test fonctionnel, à l'échelle 1.

Son mémoire d'étude porte sur les animaux en ville, vivants ou représentés, et les nouvelles relations entre l'Homme et l'Animal, cherchant à définir comment de nouvelles formes de relations entre l'Animal et l'Homme peuvent s'insérer dans la ville et la modifier. Tout comme son projet *La [T]Tente* traite du problème contemporain de la précarité liée au logement, son mémoire interroge la ville moderne comme l'épicentre d'enjeux futurs, où l'animal a sa place et pourrait participer à la rendre plus durable.



**Rapports sur les Bourse Georges Sadler,  
mention Conservatoire,  
rapport présenté par Madame Françoise Mathieu,  
attribuée à Monsieur Erwann Pawlowicz**

Tout en poursuivant ses études au Lycée Jacques Marquette à Pont-à-Mousson, où il a obtenu son baccalauréat scientifique avec mention en 2013, Erwan Pawlowicz est entré en 2011 au Conservatoire Régional du Grand Nancy dans la classe de flûte traversière de Sophie Dardeau. Il y a reçu une formation très complète dans les classes d'orchestre à vents, de musique de chambre, d'écriture, d'harmonie de traverso et même de piano. De plus, il a participé à plusieurs stages de flûte auprès de professeurs prestigieux tels que Gaspar Hoyos, Ransom Wilson, de Yale University, et en 2015 et 2016 aux stages Musicalta de Pascale Feuvrier.

En 2016, Erwan Pawlowicz obtient la licence de musicologie à l'Université de Lorraine et surtout le DEM de flûte traversière au Conservatoire Régional du Grand Nancy. De plus, il intègre brillamment le Conservatoire de Rueil-Malmaison dans la classe de Pascale Feuvrier. Il suit également cette année dans ce même Conservatoire, des cours de musique de chambre, d'harmonie, d'analyse et de composition.

Erwan Pawlowicz a déjà acquis une certaine expérience professionnelle en travaillant avec l'Orchestre Symphonique de Nancy en 2014 pour le « Nabucco » de Verdi. En 2016, il a participé à la création d'« Orphée aux animaux » d'Olivier Markéas en présence du compositeur. Il a même débuté une expérience pédagogique à l'École de Musique Actuelle de Nancy, où il est professeur de flûte traversière.

Nous formons des vœux chaleureux pour sa future carrière, et sommes très heureux de lui remettre cette Bourse Sadler.



### Rapport présenté par Monsieur Bernard Guidot, attribuée à Monsieur Jules Stella

S'il se dit passionné par les arts en général et attiré par le dessin, Jules Stella ne semblait pas, *a priori*, forcément destiné à se tourner vers des études musicales « classiques ». Certes, son père est luthier, son frère aîné a mené à bien des études de piano (à l'École Normale de Musique de Paris, Alfred Cortot), et il a commencé à suivre des cours d'éveil à la musique dès l'âge de sept ans, auprès d'un professeur privé, mais l'absence de toute formation en solfège risquait de ne pas assurer les bases nécessaires et n'était pas compensée, à notre sens, par la musique folklorique irlandaise. Néanmoins, Jules Stella estime que cette dernière a éveillé sa passion pour le violon. Sans doute. De toute façon, ce n'est qu'à onze ans (en sixième) qu'il entre au Conservatoire de Thionville. Il reste cinq ans dans ce CNR mosellan. A partir de la classe de seconde, il est élève au Lycée Henri Poincaré de Nancy (dans la série TMD, appelée autrefois F11) et au Conservatoire à Rayonnement Régional de notre cité. Il devient l'élève de Laurent Causse en violon. C'est une nouvelle étape, décisive.

En 2014, Jules Stella obtient le CEM (Certificat d'Études musicales) de violon et le CEM de musique de chambre (à chaque fois avec mention TB). En 2015, il réussit le DEM de musique de chambre (avec mention TB) et le DEM de violon (avec mention TB, à l'unanimité et les félicitations du jury). Rappelons que le DEM (Diplôme d'Études Musicales) est l'examen le plus élevé des conservatoires. Il est destiné à ceux qui envisagent une carrière professionnelle.

L'année 2016 lui assure le succès au baccalauréat, série TMD et l'entrée en cycle de perfectionnement au CRR de Nancy. Depuis l'automne 2016, Jules Stella a intégré la classe de Catherine Montier au CRR de Boulogne-Billancourt, en perfectionnement. Le but est de se former à la préparation de concours difficiles, notamment du concours d'entrée au Conservatoire

National Supérieur de Musique et de Danse de Paris. Obstacle particulièrement redoutable. Voie extrêmement périlleuse, chargée d'embûches, nécessitant de très belles qualités instrumentales. Tous les espoirs sont permis pour février-mars 2017, car Jules Stella a déjà franchi l'admissibilité (ou « premier tour », dans le jargon des spécialistes) lors du concours précédent (en 2016). Heureux présage ! Nos plus vifs encouragements lui sont réservés à cette occasion déterminante pour une belle carrière musicale. En cas de succès, il pourrait rejoindre la classe de Roland Daugareil (par ailleurs, premier violon solo de l'Orchestre de Paris).

Depuis qu'il est à Paris, Jules Stella suit également les cours par correspondance en musicologie dans le cadre de l'Université de Paris IV-Sorbonne (formation complémentaire, notamment en analyse, harmonie, histoire de la musique et histoire des arts). Au fil des années 2011, 2012, 2013, 2014, il a suivi une formation en *master class*, en particulier à Belle-Île-en-Mer (avec Isabelle Lesage), à Perros-Guirec (avec Jacques Ghestem). En 2015, dans ce type de rencontre, il a travaillé avec Nicolas Miribel, à Villelongue-dels-Monts, mais surtout avec Svetlin Roussev, au sein de l'Académie de Ruse, en Bulgarie.

L'expérience professionnelle de Jules Stella est encore réduite. Et c'est bien normal. Parmi diverses prestations, retenons le fait d'avoir joué en soliste lors d'un concert à Thionville en 2016. Le programme reposait sur les *Quatre Saisons* de Vivaldi. Parmi les grands compositeurs, Jules Stella, comme tout violoniste, retrouvera constamment sur sa route Jean-Sébastien Bach (le 21 novembre 2016, il nous avait joué l'andante de la deuxième sonate). Le même jour, *La Vie Brève* de Manuel de Falla avait semblé mieux correspondre à son tempérament [drame lyrique en deux actes, composé en 1904-1905. Création en français, à Nice, en 1913]

Avec nos encouragements et nos félicitations, au nom de l'Académie de Stanislas et en mon nom propre, je suis très heureux de remettre à Jules Stella le Prix correspondant à la Fondation Sadler « Conservatoire ».

**Intermède musical**  
présenté par Christiane Dupuy-Stutzmann,  
Présidente de la commission des prix artistiques de l'Académie



avec la participation des lauréats de la Bourse Sadler  
de l'Académie de Stanislas



**MANUEL DE FALLA**

*Danse espagnole, extraite de l'Opéra « La vida breve » pour violon et piano*  
*Jules Stella (violon) - Julia Touliankina (piano)*

**GABRIEL FAURÉ**

*Fantaisie en mineur, opus 79, pour flûte et piano - Andantino - Allegro*  
*Erwan Pawlowicz (flûte) - Julia Touliankina (piano)*

**JACQUES IBERT**

*Deux interludes pour flûte, violon et piano : Andante espressivo et Allegro vivo*  
*Chloé Tallet ( flûte) - Erwan Pawlowicz (flûte)*  
*Jules Stella (violon) - Julia Touliankina (piano)*



## PRIX SUZANNE ZIVI



### Introduction par Monsieur Jean-Louis Rivail

Madame Suzanne Zivi est décédée le 26 avril 2008. Elle avait désigné 13 légataires dont 12 institutions à caractère humanitaire ou caritatif ainsi que l'Académie de Stanislas. Selon les statuts de notre compagnie, les revenus de la fondation sont utilisés pour créer des bourses ou des prix, et un prix annuel Suzanne Zivi est destiné à des maîtres de conférences ou chargés de recherche, âgés de moins de quarante ans, travaillant au sein de l'Université de Lorraine, qui ont à leur actif une recherche de haut niveau et reconnue internationalement.

Cette année il a été décidé de créer cinq bourses destinées à des jeunes chercheurs étrangers pour leur permettre de participer au 11<sup>ème</sup> Congrès International sur l'Emblème qui aura lieu à Nancy en juillet 2017, organisé par nos confrères Paulette Choné, Françoise Mathieu et Patrick Corbet. Ont été retenues pour ces bourses :

- Javiera Barrientos de l'Université du Chili
- Alicia Bielak de l'Université de Varsovie
- Silvia Casalla Canto de l'Université de Navarre
- Agnes Kusler de l'Université Eötvös Loránd de Budapest
- Efthymia Priki de l'Université de Chypre.

Les lauréats du prix Suzanne Zivi sont Benoît Claudon et Grégoire Herzog.



### Rapport par Monsieur Jean-Louis Rivail, attribué à Benoît Claudon

Benoît Claudon, 36 ans, est mathématicien, spécialiste de géométrie algébrique complexe.

Après de brillantes études au lycée Henri Poincaré de Nancy, Benoît Claudon est reçu à l'École Normale Supérieure de Lyon où il termine ses études supérieures et passe l'agrégation de mathématiques en 2004. Il rejoint alors l'Institut Elie Cartan Lorraine à Nancy pour préparer une thèse de doctorat soutenue fin 2007. En 2008 il est recruté à l'Institut Joseph Fourier de Grenoble. Après une année passée à l'Institut de Mathématiques de Rio de Janeiro, il revient, en 2014, en qualité de chargé de recherche, à l'Institut Elie Cartan où il participe activement à la vie scientifique.

Benoît Claudon est un spécialiste reconnu dans son domaine de recherche et ses travaux ont donné lieu à de nombreuses publications dans de prestigieuses revues mathématiques internationales.

L'Académie de Stanislas est heureuse de récompenser un jeune chercheur lorrain qui fait honneur à la prestigieuse école mathématique nancéienne.



### **Rapport par Monsieur Jean-Louis Rivail, attribué à Grégoire Herzog**

Grégoire Herzog, 38 ans, est chargé de recherche au Laboratoire de Chimie physique et Microbiologie pour l'Environnement, unité mixte du CNRS et de l'Université de Lorraine.

Après une maîtrise de chimie obtenue à Toulouse et un DEA passé à Lyon, Grégoire Herzog prépare à l'université de Cork (République d'Irlande) un doctorat de chimie qu'il obtient en 2004. Après deux stages postdoctoraux à l'Université Joseph Fourier de Grenoble et au Tindall National Laboratory en Irlande, il est recruté au CNRS dans le poste qu'il occupe actuellement.

Grégoire Herzog est électrochimiste. Ses recherches visent à développer de nouveaux capteurs ultra-sensibles pour la détection de polluants en utilisant l'électrochimie à l'interface liquide-liquide, la silice mésoporeuse et les ultramicroélectrodes et microinterfaces liquide-liquide. Cette recherche est d'une grande importance pour les études de pollution.

Grégoire Herzog est l'auteur de plus de 50 publications parues dans les meilleures revues internationales, et il est régulièrement invité dans les congrès internationaux de sa spécialité.

L'Académie de Stanislas a choisi de distinguer un chercheur qui enrichit notre région de son expertise.



# GRAND PRIX DE L'ACADÉMIE DE STANISLAS



## Rapport sur le Grand Prix 2016 par Monsieur Jean-Claude Bonnefont



### LES AMIS DES PRÉMONTRÉS

Pour son Grand Prix de l'année 2016, l'Académie de Stanislas, en accord avec la Banque CIC Est, qui en assure la dotation financière, a choisi de récompenser l'Association des Amis de l'Abbaye des Prémontrés, à Pont-à-Mousson, dont la présidente est Madame Mireille Myotte, ici présente.

Tous les Lorrains ont à cœur la préservation et la mise en valeur de cette abbaye, placée au bord de la Moselle, voisine de notre ancienne université de Pont-à-Mousson, et qui est considérée à juste titre comme un des joyaux de l'architecture des moines Prémontrés à l'époque baroque. Mais il faut rappeler d'abord dans quel état l'avaient laissée les combats de l'année 1944 : elle n'était plus qu'un tas de ruines, vouées à une démolition complète. Elle aurait disparu, si une grande voix ne s'était alors élevée, celle du président de Pont-à-Mousson SA, notre confrère André Grandpierre, à la mémoire duquel il est juste que nous rendions d'abord hommage. Il a su convaincre la ville de Pont-à-Mousson, le département de Meurthe-et-Moselle, associés aux représentants de l'industrie régionale, de donner une seconde chance, une seconde vie à ce monument.

Après que l'État ait financé les premiers travaux de mise à l'abri, un large consensus de tous les partenaires régionaux et nationaux a permis de décider que l'abbaye deviendrait, sous l'égide de la région, un Centre Culturel, sur le modèle de celui dont on citait l'exemple à Royaumont. Elle serait destinée à accueillir des expositions, des concerts, des colloques, des conférences, et cette fonction d'accueil engloberait aussi l'hébergement des participants et la restauration. Elle pourrait même offrir des chambres à des artistes ou des écrivains qui désireraient y loger pour une plus longue période. Elle serait gérée

par une Association aidée et encadrée par les pouvoirs publics. C'était en 1964, et dès cette date, elle avait commencé à s'ouvrir modestement au public.

Mais beaucoup de travaux restent encore à accomplir pour sa restauration complète, suivant les instructions du Service des Monuments historiques. Il faut encore beaucoup de temps et beaucoup d'argent.

C'est ici qu'entre en scène l'*Association des Amis de l'Abbaye*, fondée en 1972 par André Grandpierre, et que nous honorons aujourd'hui, alors qu'elle est âgée de 45 ans. Elle a pour but de favoriser le rayonnement du Centre culturel et d'aider à la restauration complète de l'abbaye. Elle intervient en apportant un financement complémentaire aux projets établis par le Centre culturel, mais aussi comme un aiguillon. Les responsables politiques se lasseraient vite de financer une œuvre de très longue haleine, sans retombées immédiatement visibles, si des hommes et des femmes ne se mobilisaient pas pour leur rappeler sans cesse à quel point la population est attachée à sa réalisation. Dans ce genre d'opérations, le bénévolat apporte sa disponibilité, son dynamisme, sa souplesse, sa capacité de mobilisation rapide. Ce sont les voltigeurs à côté de l'infanterie lourde que représente l'Administration. L'Association des Amis de l'Abbaye collecte et apporte à la masse commune les fonds qu'elle perçoit de ses cotisations, des subventions de la ville de Pont-à-Mousson et des dons qu'elle reçoit. Elle fait un large appel aux jeunes et organise pour ses adhérents des conférences et des sorties culturelles.

J'ajoute que la liaison entre le centre culturel et l'association des Amis est assurée par la présence au conseil d'administration de cette dernière de Monsieur Alain de Manheulle, directeur du Centre culturel de l'abbaye des Prémontrés, auquel il a su donner un renom digne du monument dans lequel il se trouve.

Il est difficile dans ces conditions de séparer ce qui a été fait par les uns et par les autres. C'est l'œuvre entière qu'il convient de considérer et de célébrer. Le programme de travaux comportait la restauration de la fontaine du XVI<sup>e</sup> siècle, l'illumination extérieure du bâtiment, la sonorisation de l'abbaye, la mise en valeur de la nouvelle bibliothèque, donnée par la famille Grandpierre à l'Association et qui a pris la place de l'ancienne bibliothèque anéantie par les bombardements.

La dernière grande phase, actuellement en cours, est la restauration du chœur de l'abbatiale, opération particulièrement longue et délicate, dont le coût total était évalué à 650 000 euros. C'est toute la décoration intérieure de ce chœur qu'il a fallu minutieusement réparer et remettre en valeur, avec ses médaillons, ses statues, ses encadrements et ses décors. En 2013, l'Association de gestion de l'abbaye et l'Association des Amis de celle-ci ont lancé un appel commun à

des dons et elles ont créé en 2015 un fonds de dotation destiné à les recevoir et à les mettre en œuvre. Une vente des ouvrages de la bibliothèque qui n'étaient pas jugés indispensables dans ce cadre a permis de l'abonder récemment de plus de 80 000 euros. Seule la dernière phase reste encore à financer et l'on peut espérer que l'opération de restauration sera complètement achevée en 2018.

Si nous voulons éviter que dans le cadre de notre nouvelle région Grand Est, le souvenir du passé lorrain ne s'efface complètement un jour, ce qui ne serait pas souhaitable, des opérations comme celle-là sont indispensables et doivent être citées en exemple. Jusqu'ici, la région de Lorraine a su s'y intéresser, grâce à l'action soutenue de Monsieur Jean Yves Le Déaut, la nouvelle région Grand Est en a pris le relais, avec sa vice-présidente Madame Valérie Debord. Mais, en face de tous nos nouveaux partenaires de la nouvelle région, nous ne devons pas craindre d'affirmer plus que jamais notre fierté de posséder un patrimoine que nos ancêtres nous ont légué et que nous devons savoir entretenir et conserver.

Grâce à l'aide généreuse du CIC Est, nous récompensons aujourd'hui une association vivante, forte de plus de 220 adhérents, présidée depuis sept ans par Madame Mireille Myotte, qui a pris la succession de François Grandpierre, aujourd'hui retiré en Bretagne, lui-même successeur de notre regretté confrère Maurice Grandpierre, qui avait continué l'œuvre de son père André Grandpierre. Cette belle continuité, au-delà d'une aventure familiale, pourrait démontrer à elle seule la part d'affectivité qui s'est attachée à cette œuvre. Le dévouement, la générosité, la continuité dans l'effort, l'amour de notre histoire et du patrimoine lorrain sont des valeurs que l'Académie de Stanislas est heureuse de proclamer et de défendre, en récompensant notamment, comme elle le fait aujourd'hui, tous ceux et celles qui les partagent avec elle.

